

La perte totale est évaluée à 140,000 fr., dont 24,000 fr. en bâtiments et le reste en matériel et en produits.

Quant à l'origine de l'incendie, nous n'en dirons rien, les investigations se poursuivant afin de la préciser positivement.

Nous ne pensons pas qu'aucun individu ait été blessé; nous avons seulement vu M. le docteur Faucheu donner des soins à un ouvrier qui a reçu quelques contusions de peu de gravité.

(Indépendant.)

Pour toute la chronique locale, J. REBOUX

ÉTAT-CIVIL.

NAISSANCES.

Du 16 au 30 novembre inclus : 41 garçons, 35 filles.

MARIAGES.

17 novembre.

Entre Lagache, Pierre, 25 ans, ouvrier maçon, et Delhoute, Louise, 32 ans, journalière. Entre Goens, Louis, 28 ans, serrurier-mécanicien, et Nouveau, Adélaïde, 29 ans, couturière. Entre Leignel, Emile, 24 ans, coiffeur, et Rotru, Célestine, 21 ans, couturière en robes. Entre Duquesne, Jean, 55 ans, tisserand, et André, Marie, 45 ans, ménagère.

18 novembre.

Entre Saegaert, Jean, 25 ans, fleur, et Vanhuffel, Marie, 21 ans, journalière.

19 novembre.

Entre Hollebecq, Gervais, 29 ans, employé de fabrique, et Philipron, Colette, 28 ans, lingère.

24 novembre.

Entre Vannieuwenhuysse, Charles, 34 ans, ouvrier teinturier, et Toulemonde, Ernestine, 31 ans, journalière.

Entre Degroote, Jean-Baptiste, 25 ans, fleur, et Vanhoobroeck, Agnès, 26 ans, journalière.

Entre Leman, César, 22 ans, fleur, et LeFebvre, Catherine, 18 ans, tisserand.

Entre Josson, Jean-Baptiste, 21 ans, menuisier, et Destombes, Henriette, 24 ans, couturière.

Entre Deldal, Julien, 28 ans, tisserand, et Petit, Léocadie, 21 ans, journalière.

Entre Cuvelier, François, 21 ans, ourdisseur, et Dujardin, Félicité, 22 ans, journalière.

Entre Gyre, François, 22 ans, fleur, et Caplette, Adèle, 25 ans, journalière.

Entre Dorchi, Jean-Baptiste, 25 ans, domestique, et Dhalluin, Hortense, 25 ans, journalière.

Entre Desorgher, Pierre, 27 ans, chaudronnier, et Placet, Julienne, 29 ans, couturière.

Entre Slisenguer, Jules, 26 ans, fleur, et Caby, Céline, 21 ans, journalière.

Entre Debarbieux, Jean, 52 ans, tisserand, et Chevalier, Virginie, 28 ans, journalière.

Entre Gothals, Charles, 23 ans, ouvrier ébéniste, et Dhaene, Barbe, 26 ans, couturière.

Entre Aquette, Joseph, 30 ans, tisserand, et Delebecque, Juliette, 26 ans, ménagère.

Entre Catteau, Augustin, 25 ans, tisserand, et Florquin, Sophie, 25 ans, journalière.

Entre Vercouter, Léonard, 33 ans, scieur de long, et Detaevernier, Marie, 26 ans, journalière.

Entre Marin, Auguste, 23 ans, tisserand, et Petit, Rosine, 34 ans, marchande-cabaretière.

Entre Dubrunfaut, Jean-Baptiste, 26 ans, serrurier-mécanicien, et Florin, Anne, 26 ans, journalière.

Entre Roussel, Florentin, 21 ans, fleur, et Vanderaspaille, Rosalie, 22 ans, journalière.

25 novembre.

Entre Cocheteux, Jean-Baptiste, 36 ans, sans profession, et Cocheteux, Marie, 36 ans, sans profession.

26 novembre.

Entre Prus, Ignace, 35 ans, tisserand, et Duflo, Sophie, 30 ans, journalière.

Entre Datrieux, Cornil, 25 ans, serrurier-mécanicien, et Boucqueaux, Marie, 21 ans, journalière.

Entre Cambier, Théodore, 26 ans, commis-négociant, et Clarisse, Céline, 20 ans, sans profession.

Entre Penninck, César, 33 ans, fabricant de toiles, et Cruquenaire, Zéline, 24 ans, sans profession.

27 novembre.

Entre Devolder, Louis, 36 ans, menuisier, et Vanwyngene, Amélie, 22 ans, journalière.

29 novembre.

Entre Denayer, Henri, 21 ans, journalier, et Degreef, Marie, 24 ans, tisserande.

DÉCÈS.

16 novembre.

Cornille, Ludivine, 78 ans, journalière, veuve de Narcisse Quenoit, hospice.

18 novembre.

Muytens, Constantin, 45 ans, ouvrier terrassier, Triez Saint-Joseph.

Leconte, Léocadie, 18 ans, journalière, célibataire, route de Tourcoing.

19 novembre.

Huyghe, François, 67 ans, journalier, Triez Saint-Joseph.

Carrette, Augustine, 40 ans, ménagère, épouse de Martial Dhaze, à l'Alouette.

20 novembre.

Descamps, Louis, 47 ans, tisserand, hôpital.

21 novembre.

Delbec, Jean, 55 ans, tisserand, hôpital.

Deheleu, Christine, 66 ans, journalière, veuve de Jean Wyttenhove, hôpital civil.

G au, Rosalie, 44 ans, sans profession, épouse de Charles Dufermont, rue du Collège.

22 novembre.

Wattel, Catherine, 53 ans, sans profession, veuve de Napoléon Duforest, rue des Lignes.

Declerck, Pierre, 27 ans, tisserand, place du Trichon.

Delfortrie, Carlos, 52 ans, tisserand, hôpital.

24 novembre.

Deswarte, Marie, 53 ans, ménagère, épouse de Léonard Plessiet, canton de l'Alouette.

Mombel, Marie, 61 ans, propriétaire, veuve de Vincent Béghin, rue de l'Hospice.

Persyn, Marcellin, 31 ans, boulanger, rue du Galon-d'Eau.

25 novembre.

Poppe, Pierre, 74 ans, journalier, hôpital.

Béghin, Marie, 74 ans, rentière, célibataire, rue de la Fosse-aux-Chênes.

26 novembre.

Deschamps, Jean, 28 ans, contre-maître de tissage, rue du Moulin.

27 novembre.

Labitte, Louis, 47 ans, tisserand, chemin de l'Hommelet.

Deleforterie, Henri, 51 ans, marchand-charcutier, rue des Champs.

29 novembre.

Laurent, Rosalie, 34 ans, journalière, célibataire, hôpital.

Decottignies, Carlos, 21 ans, ourdisseur, rue des Lignes.

30 novembre.

Honoré, Jean-Baptiste, 54 ans, tisserand, rue S.-Antoine.

Plus 9 garçons et 13 filles décédés au-dessus de l'âge de sept ans.

REVUE

LA SAINT-NICOLAS.

St-Nicolas est, pour les enfants, le saint par excellence; chaque soir ils mêlent à leur prière quelques promesses, un peu intéressées, à l'adresse de leur patron, qui leur apparaît en rêve, escorté de jouets magnifiques; il s'arrête au lit de soie de l'enfant riche comme au berceau d'osier du pauvre: chacun aura sa part.

Tous, avec le même espoir, avec la même confiance et avec la même joie, attendent l'objet si longtemps, si ardemment désiré. Les plus indomptables s'assoupissent; les pleurs cessent; les mères ont au moins six semaines de répit. Il y a, en outre, quelque chose de touchant dans cette naïve croyance, qui agit sur la nature de l'enfant, d'une façon persuasive, qui met à la portée de sa jeune intelligence les premières idées d'une justice divine, douce et généreuse, vers laquelle ils se sentent facilement entraînés, parce qu'on la rend attrayante et surtout compréhensible. Avant d'arriver au cœur de l'enfant, il faut frapper son imagination; seulement, il faut frapper juste, car l'empreinte reste.

Il existe des caractères fortement trempés que Croque-Mitaine, cette ressource maladroite, cet ultimatum des nourrices, exaspère et n'effraie pas. J'ai connu un enfant qui, menacé de voir arriver Croque-Mitaine dans sa chambre, s'était muni d'un bâton en se couchant. Il eût bravement rossé sa bonne, si l'envie était venue à celle-ci de jouer le rôle de l'épouvantail. L'idée de déplaire à St-Nicolas l'arrêta bien mieux.

Croque-Mitaine est païen; il n'agit que sur les sens les plus grossiers, et par une terreur toute physique. St-Nicolas est chrétien; voilà pourquoi non-seulement il laisse venir à lui les petits, mais les attire, se les attache par la douceur et les prépare à aimer les doctrines qu'ils connaîtront plus tard. Ces réflexions sur Saint-Nicolas sont moins puériles qu'on pourrait le penser au premier abord.

Depuis plusieurs années, cette coutume tend, ainsi que d'autres vieilles traditions, à disparaître des familles (moins en Flandre, pourtant, qu'ailleurs). C'est un malheur, selon nous. On a dit souvent qu'il n'y a plus d'enfants. C'est un peu vrai. Anciennement nos pères, nos mères, à l'âge de 12 ans, attachaient sans honte, chaque année, leur bas ou leur panier à la cheminée, espérant ainsi voir remplacer la poupée fanée ou le cheval éclopé, par une poupée plus belle, par un coursier richement caparaçonné, dont ils s'amusaient encore toute une année; l'une, en jouant à la maman, préludait à cette tâche, si douce et si pénible à la fois, de la ménagère; l'autre se livrait à un exercice salutaire, et tous deux, pendant ce temps-là, ne pensaient pas à mal.

Aujourd'hui, beaucoup de nos filles de 12 ans, dans les grandes villes surtout, croiraient compromettre leur dignité en touchant à un jouet. Elles ne jouent plus à la poupée, à la maman; elles jouent à la dame, elles minaudent, coquetent, grimacent, s'attachent à copier de préférence le mauvais côté de certaines femmes du monde. Nos fils, ceux que ne retiennent pas des maîtres et des parents sensés, sourient dédaigneusement à leurs croyances d'hier, abandonnent la toupie pour le billard et le cigare, dis-

sertent gravement sur l'immortalité de l'âme, délaissent Berquin et Perrault pour les philosophes et n'arrêtent pas toujours leur incrédule à St-Nicolas. Tolerer, développer cette précocité est plus que ridicule, c'est dangereux, et, disons-le en passant, les petits prodiges deviennent souvent des hommes plus qu'ordinaires.

Conservons le plus longtemps possible à nos fils, à nos filles, les idées fraîches de la première enfance; ne les ridiculisons pas surtout.

Nous autres qui nous posons en gens sérieux, en esprits-forts peut-être, nous sommes aussi enfants qu'eux, avec la foi en moins. N'adressons-nous pas chaque jour à quelque idole imaginaire des vœux plus insensés que ceux de ces pauvres enfants? Combien de bas accrochés dans les salons d'une marchande de mode, sous le vestibule d'un palais, dans les corridors de la Bourse! dans tous les lieux enfin où bouillonne cette fièvre de notre époque: la soif du luxe, des honneurs et de l'or.

Soyons donc indulgents et généreux à l'égard des enfants qui croient encore à Saint-Nicolas. Nous croyons opportun de donner ici succinctement quelques détails sur la vie et les miracles de leur saint patron.

II.

St-Nicolas naquit à Patara, ville de la province de Licie, de parents riches et chrétiens.

« Nicolas, en naissant (dit un de ses historiens) (1) donna des marques qu'il étoit choisi de Dieu; » et au commencement qu'il commença à vivre, » il commença aussi à le révéler, et sitôt qu'il » seut que c'étoit que manger, il seut que » c'étoit que jeusner, car prenant tous les » tres iours fort souvent la mammelle de sa » nourrice, les mercredis et vendredis il ne la » prenoit qu'une fois le iour vers le soir, sans » qu'on luy peust faire auller autre chose pen- » dant qu'il tetta. »

Ses parents lui firent donner une brillante instruction. Il fit de rapides progrès et, tout jeune, se faisait remarquer par la sainteté de sa conduite. « Il hantait les églises et les maisons d'o- » raisons desirant d'être le temple vivant du » saint Esprit. Il sembloit vieil en son sens, en » sa discrétion et mesure et es mœurs graues et » sérieuses; ce qui le faisoit aimer et respecter » de tout le monde. »

Un évêque, son oncle maternel, conseilla à ses parents de le faire entrer dans les ordres. A peine fut-il sacré que les vertus, qui germaient en lui, grandirent rapidement; la charité surtout dominait toutes les autres.

Une peste qui désola la province de Licie, lui enleva ses parents. Héritier de biens immenses, il résolut de les consacrer aux pauvres et au soutien de la religion du Christ. — Entre mille exemples de cette charité, nous citerons celui-ci :

Il y avait à Patara un homme très-riche qui un revers de fortune ruina. Il ne lui restait plus que trois filles; elles devinrent pour lui un grand embarras, car il n'avait plus de quoi les nourrir et encore moins de quoi les placer. Désespéré, il eut l'odieuse pensée de leur conseiller de puiser dans leur beauté des ressources que le sort lui enlevait si cruellement. Les pauvres filles, mées honnêtes, étaient sur le point de chercher dans la mort un refuge contre cette ignominie, lorsque St-Nicolas eut connaissance du désastre de cette maison. Il fit secrètement parvenir une forte somme d'argent au père, en lui indiquant que

(1) Pour donner plus d'authenticité à notre résumé, nous citerons textuellement les principaux passages de ses historiens. On sait que Métaphraste, Métode, évêque de Constantinople, Léonard Justinien, Calixte, Suidas, St. Jean Chrysostôme, le deuxième concile de Nice, le cardinal Baronius, dans ses annotations sur le martyrologe au tome troisième de ses Annales, rapportent longuement la vie de St. Nicolas.

tarder de quelques jours... — Pas possible! pas possible! Votre départ est fixé à demain, ainsi vous pouvez vous préparer.

Il les quitta à ces mots et les laissa fort contrariés de ce nouvel incident. Heureusement Pyrame n'était pas encore venu. Dès qu'il fut arrivé, Télasco se disposa à informer le capitaine Maurice de l'obstacle imprévu qui venait de s'élever. La difficulté était de lui écrire: il n'avait ni encre, ni plume, ni crayon et ne savait comment sortir de cet embarras; cependant l'heure s'écoulait, le géolier ne pouvait tarder à remonter... tout-à-coup une idée se présente: il la saisit avidement, se fait une piqure, ramasse un brin de paille et trace avec son sang, sur le dos d'un des billets de Maurice, les six mots suivants :

« Demain, on nous envoie à la Corogne. » Le message mis en place et le chien parti, nos prisonniers se tranquillèrent un peu, confiants dans l'amitié qui s'occupait de les arracher à leur triste sort.

CHAPITRE LIV.

LES CONTREBANDIERS.

Le jour du départ étant arrivé, les prisonniers furent placés sur deux mules et après avoir reçu les adieux du vieux géolier, ils se mirent en route escortés par six alguazils à cheval.

— Quelle brillante entrée nous allons faire dans la Biscaïe! dit Bénégio en cheminant dans les détours montagneux qui séparent Saint-Sébastien de Placentia. Si l'on ne nous avait pas lié les mains, on pourrait nous prendre pour des personnages d'importance voyageant avec leur suite.

Télasco ne répondit rien, il était trop préoccupé de l'idée de sa délivrance et des moyens que Maurice pourrait employer, pour vaincre les obstacles sans nombre qu'il devait rencontrer. Il ne pouvait se dissimuler que plus on les éloignait de France et plus les difficultés augmentaient; il maudissait intérieurement les honteux liens dont il était garrotté et sans lesquels il n'eût pas craint les six hommes qui le gardaient.

Le Portugais, alors, entama la conversation avec ceux-ci, parce qu'il voulait occuper son esprit, pour détourner de lui les noirs pressentiments qui venaient l'assiéger.

— Camarade, dit-il à l'un de ses gardes, où coucherons-nous ce soir?

— A Placentia, s'il plaît à Dieu!

— Pourvu qu'il lui plaise que nous couchions quelque part, je le laisse parfaitement maître du choix; mais le gîte sera-t-il meilleur qu'à Saint-Sébastien?

— Oui, si nous y arrivons.

— Est-ce que la route serait interceptée?

— Quelquefois.

— Nous sommes cependant au mois de mai et il n'est plus question d'avalanches.

— En revanche, il est question d'autre chose.

— De quoi donc?

— De brigands.

— Ah! Santa-Maria! C'est notre coup de grâce.

— On les dit assez nombreux. C'était d'abord des contrebandiers; mais à présent ils détournent les voyageurs quand ils n'ont rien de mieux à faire.

— Ils devraient bien s'éviter la peine de nous détrousser, car je ne vois pas ce qu'ils pourraient nous prendre.

— Oh! ils ne sont pas difficiles! Tout leur est

bon. — Ah! mon Dieu! n'en est-ce pas un que j'aperçois là-bas?

— Non, c'est un mendiant. Nous ne sommes pas encore au mauvais endroit. C'est un défilé que l'on nomme le Col della Mortandad.

La conversation dura encore quelque temps sur ce sujet, et Bénégio eut occasion de remarquer que ses braves défenseurs n'étaient pas plus rassurés que lui.

— Si au moins, pensait-il, ces brigands étaient assez honnêtes pour n'en vouloir qu'aux suppôts de la justice et nous remettre en liberté! A défaut d'argent, je leur donnerais volontiers une de mes reliques.

Cependant le Mexicain, qui avait entendu une partie de ce qui venait d'être dit, réfléchissait, de son côté, au parti qu'il pourrait tirer pour sa délivrance de l'attaque qu'on paraissait redouter. Il n'avait pas encore fixé ses idées, lorsqu'il s'aperçut, aux dispositions des alguazils, qu'ils approchaient du dangereux passage. Le chef de ceux-ci fit charger leurs armes et ordonna qu'ils marchassent très-serrés autour des prisonniers. Ils étaient alors dans un chemin escarpé, tournant entre deux hautes montagnes et bordé d'un côté par un profond ravin. On avançait avec circonspection et dans le plus grand silence. Tout-à-coup une décharge de mousqueterie se fit entendre près d'eux. Aussitôt l'hésitation se manifesta dans la petite troupe; les soldats, ne voyant pas à quels ennemis ils ont affaire, se préparent à tirer au hasard dans les sapins touffus d'où la fumée de la poudre semble sortir; mais une seconde décharge les met en déroute: quatre d'entre eux fuient à toute bride. Les deux autres, moins lâches, veulent au moins entraîner leurs prisonniers; ceux-ci résistent. Pendant

qu'ils se débattent, le franciscain de Saint-Sébastien sort du ravin suivi de Pyrame, se jette, le sabre à la main, sur les deux cavaliers et les force à lâcher prise. Epouvantés eux-mêmes en voyant paraître une douzaine de bandits pour soutenir le moine, ils s'échappent à leur tour et vont au galop rejoindre leurs camarades.

Bénégio, plus mort que viv, n'osait lever les yeux sur les atroces figures des gens qui l'entouraient, quoiqu'ils lui eussent ôté ses liens et ne parussent pas disposés à lui faire de mal. Pour Télasco, il avait déjà reconnu Maurice sous l'habit du franciscain et le pressait tendrement dans ses bras, tandis que son chien fidèle l'accablait de caresses.

— Que je suis heureux! disait le capitaine, de pouvoir reconnaître aujourd'hui une faible partie du service que vous m'avez rendu il y a un an.

— Savez-vous, mon révérend père, dit Bénégio un peu rassuré, que votre manière de vous acquitter était bien scabreuse. Les balles de ces messieurs ne nous connaissent pas et elles auraient pu nous délivrer pour toujours des peines de ce monde.

— Il n'y avait nul danger, répondit Maurice, nos armes n'étaient chargées qu'à poudre. Je ne voulais qu'effrayer ces coquins, et tout a réussi au gré de mes desirs. Maintenant, ce qu'il y a de plus pressé, est de vous mettre en sûreté, car ils pourraient revenir en force et nous serions imprudents de les attendre.

R. DE MERCIIGNY,

(La suite au prochain numéro).